

TEMPERATURE

Du 4 mars 1905. Fahrenheit Centigrade... Du matin. 42 11... Midi. 76 24... 8 P. M. 76 24... 6 P. M. 74 23

Inauguration

Président Roosevelt.

Hier, en grande pompe, M. Théodore Roosevelt a été installé à la présidence des Etats-Unis.

De tous les points du pays étaient accourus gouverneurs d'états, fonctionnaires de tous grades, hommes politiques plus ou moins marquants, et c'est avec un luxe inouï, un déploiement de forces militaires extravagan et une aide d'agents de police chargés de protéger son auguste personne, que l'élu du peuple a été conduit au Capitole pour y prêter le serment de fidélité à la constitution.

Cette mise en scène tapageuse, ces fanfares bruyantes, ce concours de fonctionnaires et d'états-majors galonnés ont pu inadmissiblement aux badauds, mais c'est plutôt de la tristesse qu'ils ont provoquée chez les sincères et vrais républicains, chez ceux qui ne proclament pas à tous les carrefours leur titre de citoyen d'une république, mais ont conscience de la grandeur de leur état d'homme libre, en suivant les maximes et en ont les principes pour règle de conduite.

Devant ces fêtes brillantes, ces discours resplissants, ces salves ininterrompues, cet encensement général, un rapprochement s'impose.

Quelle différence avec l'arrivée première de M. Roosevelt au pouvoir!

C'était au lendemain d'un crime atroce, d'un de ces crimes qui stupéfient en faisant penser à quel abîme d'épouvantable noirceur peuvent descendre certaines âmes humaines.

M. Roosevelt qui, par ses fonctions, était appelé à prendre la succession de l'homme assassiné, est arrivé dans une petite ville, à prêt serment devant un juge de paix et est parti pour Washington où il devait prendre en main les rênes de l'Etat.

Il y avait de la grandeur dans cette formalité si simple, et rien ne pouvait donner une idée plus nette et plus réconfortante de la sagesse du régime politique que nous avons hérité de nos pères américains.

Au contraire, le spectacle d'hier, qui rappelle des cérémonies d'empereurs et de tsars, est inquiétant. Il sent l'impérialisme d'ans l'air. Déjà, les prétentions républicaines étaient tombées dans ce travers lors de l'inauguration de président McKinley, il y a quatre ans, mais hier il est accentué la note, on fait plus encore montre de leurs tendresses ou d'unant plus de faste à leur imitation des cérémonies officielles des vieux états monarchiques.

Ce n'est pas cette pompe maladroite et obéissante dans un pays républicain qui relève le prestige du parti qui tient le pouvoir.

C'est un grand spectacle maladroite et obéissante dans un pays républicain qui relève le prestige du parti qui tient le pouvoir.

C'est un grand spectacle maladroite et obéissante dans un pays républicain qui relève le prestige du parti qui tient le pouvoir.

C'est un grand spectacle maladroite et obéissante dans un pays républicain qui relève le prestige du parti qui tient le pouvoir.

C'est un grand spectacle maladroite et obéissante dans un pays républicain qui relève le prestige du parti qui tient le pouvoir.

C'est un grand spectacle maladroite et obéissante dans un pays républicain qui relève le prestige du parti qui tient le pouvoir.

C'est un grand spectacle maladroite et obéissante dans un pays républicain qui relève le prestige du parti qui tient le pouvoir.

C'est un grand spectacle maladroite et obéissante dans un pays républicain qui relève le prestige du parti qui tient le pouvoir.

C'est un grand spectacle maladroite et obéissante dans un pays républicain qui relève le prestige du parti qui tient le pouvoir.

C'est un grand spectacle maladroite et obéissante dans un pays républicain qui relève le prestige du parti qui tient le pouvoir.

C'est un grand spectacle maladroite et obéissante dans un pays républicain qui relève le prestige du parti qui tient le pouvoir.

C'est un grand spectacle maladroite et obéissante dans un pays républicain qui relève le prestige du parti qui tient le pouvoir.

C'est un grand spectacle maladroite et obéissante dans un pays républicain qui relève le prestige du parti qui tient le pouvoir.

C'est un grand spectacle maladroite et obéissante dans un pays républicain qui relève le prestige du parti qui tient le pouvoir.

THEATRES.

ORPHEUM.

Pour la semaine qui commence demain soir l'Orpheum a renouvelé entièrement son programme. Certains numéros sont absolument inédits, et ils ne peuvent manquer de rendre encore plus populaire le coquet théâtre de la rue St-Charles.

Citons les "spécialités" de M. et Mme Titus, deux artistes qui viennent de terminer une tournée triomphale sur les scènes de vaudeville d'Angleterre, d'Australie et de Nouvelle-Zélande: May Vokes et sa troupe, Jake Northworth, Louise Dresser, James F. Macdonald, et les chiens et les singes de Lindsay.

TULANE.

Après la haute comédie le Tulane entre dans le genre gai et donne à partir de ce soir une coloniale bouffonnerie, très fine et très artistique d'auteurs, qui a pour titre: "The Rogers Brothers in Paris".

Cette pièce est admirablement montée par MM. Klaw et Erlanger et est interprétée par des artistes de premier ordre, au nombre desquels on peut citer Gust. Dorothy Hunting, Emily Nice, Beatie de Veie, Julia Eastman, Lillian Hart, George Austin Moore, John Corey, Joseph Kane, Louis E. Foley, William Taylor, Frank C. Young et William Torpey.

CRESCENT.

C'est un spectacle incomparable, une véritable féerie, qui attend cette semaine les habitués du Crescent. C'est un spectacle où tout est combiné pour le plaisir des yeux, et il est en même temps d'une gaieté si charmante qu'il déride les plus moroses.

Un personnel d'un nombre exceptionnel est requis pour la représentation de "The Sleeping Beauty and the Beast".

LYRIQUE.

L'immense succès obtenu ici par Miss Anna Eva Fay dans sa "homolence" a décidé l'artiste à prolonger son séjour d'une semaine. Elle en profitera pour assister à nos fêtes de carnaval.

Les amateurs de l'étrange et du merveilleux pourront donc avoir le plaisir de voir et d'entendre l'artiste favorite quelques jours de plus.

PARISIAN.

De grandes photographies représentant des scènes de "Parifal", l'opéra de Wagner que la troupe de Metropolitan Opera de New York donne à notre théâtre français de la rue Bourbon le 24 avril prochain, ont été reçues par M. Geo. E. Pollock, agent de la presse pour la compagnie. Elles sont maintenant exposées dans les vitrines de plusieurs grands magasins de la ville.

M. Pollock annonce que d'ici quelques jours il distribuera des prospectus contenant de superbes illustrations des principales scènes de l'opéra.

La représentation d'un des plus grands chefs-d'œuvre de Wagner sur notre scène lyrique est un événement artistique qui intéresse au plus haut point notre public.

La troupe de M. Conrad recevra ici, très certainement, un accueil des plus flatteurs.

GREENWALL.

Représentation au bénéfice de l'école de la Société Française du 14 Juillet.

La représentation de "Carmen" donnée hier soir au Greenwall par la troupe Baldwin-Melville au bénéfice de l'école gratuite de garçons de la Société Française du 14 juillet a obtenu, comme on pouvait s'y attendre, un plein succès.

Bien avant l'heure fixée la salle a commencé à se garnir, et au lever du rideau elle était littéralement fourlée.

C'est une manifestation de sympathie dont peuvent s'enorgueillir ceux qui dirigent avec tant de zèle et de dévouement la Société Française du 14 Juillet.

La représentation a été à la hauteur de l'occasion, et ceux qui s'étaient rendus au Greenwall ont passé une fort agréable soirée. Jamais les artistes de la troupe Baldwin-Melville n'ont montré plus d'entrain, plus de brio, il est douteux que l'adaptation anglaise du chef-d'œuvre de Mérimée ait jamais été mieux jouée, que les beautés qui y abondent aient été mises en relief avec plus de talent.

Entre le deuxième et le troisième acte M. Bréant, de la troupe dramatique qui a joué cet hiver au théâtre de l'Opéra Français, a dit avec un grand charme plusieurs poésies.

Excellente soirée pour les artistes qui ont été très applaudis et très félicités, et pour la Société dont la popularité n'a jamais été plus évidente.

La troupe Baldwin-Melville va donner "Carmen" toute cette semaine, à partir d'aujourd'hui en matinée. La "bonne" représentation de cette pièce hier soir est un geste certain de succès exceptionnel.

L'inauguration Présidentielle.

(SUITE)

ta solennellement le serment après le juge et baisa ensuite le Livre sacré.

En relevant la tête il jeta un bref regard du côté de Mme Roosevelt et fit face ensuite à la multitude.

Une nouvelle acclamation plus formidable encore que les précédentes le salua.

La foule se massa ensuite au pied de l'estrade et au milieu d'une profonde attention le président prononça le discours d'inauguration.

La cérémonie terminée le président Roosevelt regagna la Maison Blanche, sa voiture toujours escortée de ses fidèles Rough Riders.

Tout au long du parcours le Président s'inclina de droite et de gauche, saluant la foule qui l'acclamait.

A la Maison Blanche, le Président prit un léger déjeuner auquel assistaient les membres de sa famille, ses amis, les membres du cabinet et des centaines de visiteurs distingués.

Après le déjeuner il passa en revue la magnifique parade formée en son honneur.

La parade inaugurale commença exactement à 1 heure 30 minutes.

Le cortège s'avança lentement au milieu des acclamations de la foule.

Les bâtiments faisant face aux jardins du Capitole, étaient occupés par une foule en délire qui agitait des drapeaux et des mouchoirs.

Le plan de police monté qui ouvrait la voie avait beaucoup de peine à contenir la foule qui se pressait derrière les cordes.

Un soleil magnifique rehaussait encore l'éclat des uniformes.

Le lieutenant général Chaffee qui avait le commandement des troupes marchait en tête du cortège.

Directement derrière le général venait "la garde des couleurs" composée de 4 cadets de l'Académie militaire et de 4 aspirants d'Annapolis tous fils de vétérans de la guerre civile à l'exception de cadet Titus, le premier soldat de l'armée internationale qui ait escaladé les murs de Pékin en 1900.

Ensuite venait l'escadron A de la cavalerie New Yorkaise. Les soldats de ce corps étaient tous montés sur de superbes chevaux.

Un détachement de la G. A. R. attirait l'attention et soulevait les applaudissements sur son passage.

Derrière ces vétérans venait un détachement de soldats ayant pris part à la guerre Hispano-Américaine et un détachement d'infanterie ayant participé à la célèbre marche sur Pékin. Suivaient ensuite plusieurs corps des Philippines.

Le cortège se terminait par une colonne de vétérans de l'armée régulière et de la marine.

Les corps de vétérans étaient sous le commandement du major général Olivier O. Howard.

Capture d'un vapeur anglais.

Tokio, 4 mars.—Le vapeur anglais "Esby Abbe" parti de Cardiff à destination de Vladivostok, a été capturé par des gardes-côtes japonais le 27 février.

Le "Esby Abbe" est un vapeur en acier jaugeant 2,963 tonnes.

Il a été construit à Stockton, Angleterre, en 1892 pour le compte de la maison Pymons Watson et Cie, de Cardiff, Angleterre.

Ajournement de la Chambre.

Washington, 4 mars.—La Chambre des représentants s'est ajournée aujourd'hui "sine die" après une courte séance.

Le fait principal de cette dernière séance a été la remise au speaker Cannon d'une magnifique coupe en argent massif. La minorité démocratique a aussi remis une coupe en argent à M. John Sharp Williams.

M. Hemenway, président du comité du budget, a déclaré que le budget total pour l'année 1905 se montait à \$697,048,104 et que l'estimation des recettes pour l'année fiscale était évaluée à \$725,590,515.

M. Hemenway a annoncé qu'il n'y aurait aucun déficit cette année.

Au Sénat.

Washington, 4 mars.—Le fait principal de la séance du Sénat a été l'inauguration de M. Fairbanks à la vice-présidence des Etats-Unis et le serment d'office prêt par quelques sénateurs élus aux dernières élections.

Le sénateur Allison a fait les déclarations d'usage sur le budget.

Il a exprimé l'opinion que le déficit pour l'année fiscale commençant au mois de juillet prochain ne serait pas aussi considérable que le déficit de l'année fiscale courante.

Triste accident.

Duluth, Minn., 4 mars.—James Moran de Superior a été tué et trois hommes de Duluth ont été blessés aujourd'hui par suite de l'effondrement d'une section d'une extension du dock Duluth, Measha et Northern à Duluth.

Hoch accusé de meurtre.

Chicago, 4 mars.—Johann Hoch comparaita prochainement devant le jury de Chicago sous l'accusation de meurtre.

Hoch est accusé d'avoir empoisonné plusieurs de ses nombreuses épouses.

Les événements de Mandchourie.

Tokio, 4 mars.—A l'exception de quelques courts rapports le ministère de la guerre japonais n'est pas informé exactement des événements qui se sont déroulés hier et aujourd'hui en Mandchourie. Il est évident que l'activité, sur le front des deux armées, est considérable. On estime à Tokio que les lignes russes et japonaises s'étendent sur une longueur de 90 milles.

On s'attend à recevoir au Japon la nouvelle d'un violent combat qui doit s'être livré aujourd'hui dans les environs de Chulpjen. Les forces russes dans cette direction doivent être d'une division.

Le duel d'artillerie s'est poursuivi aujourd'hui avec acharnement.

Arrivée de Français.

Buenos Ayres, 4 mars.—Un télégramme du journal le Standard annonce que le vapeur antarctique Le Français qui porte l'expédition Charcot est arrivé à Puerto Madrin, Argentine. La nouvelle n'est pas officieusement confirmée.



JAMES F. MACDONALD, à l'Orpheum, demain soir.

Revue des Deux Mondes.

25, rue de l'Université, Paris.

Sommaire de la Livraison du 15 février 1905.

I.—Candres, première partie, par Mme Grazia Deledda. II.—Le Céd de Travail, par M. Charles Benoist. III.—George Sand et sa Fille, D'après leur Correspondance inédite. IV.—A Travers la Roumanie, Autretfois et Aujourd'hui, par M. André Bellissent. V.—Podatie, par M. Fernand Greg. VI.—L'Allemagne Catholique entre 1800 et 1848. VII.—Le Romanisme au Parlementarisme (1840-1847), par M. George Goyau. VIII.—Revue Dramatique.—La Matière, à la Renaissance.—Le Bercail au Grand Nord.—La Comédie-Française.—Reprise d'Angelo, au Théâtre Sarah-Bernhardt, par René Dornic. IX.—Revue Etrangères.—Un Homme de Lettres Allemand: Theodore Fontane, par M. T. de Wyes. X.—Chronique de la Quinzaine. Histoire Politique, par M. Francis Charmes. XI.—Bulletin Bibliographique.

Liste des navires partis pour la Nouvelle-Orléans.

Table listing ship names, destinations, and departure dates. Includes ships like 'NEW YORK', 'BAYANNAH', 'WANDER', 'NORFOLK', 'CHARLOTTE', 'ALABAMA', 'ALBANY', 'ALBANY', 'ALBANY', 'ALBANY'.

Table listing ship names, destinations, and departure dates. Includes ships like 'ALBANY', 'ALBANY', 'ALBANY', 'ALBANY', 'ALBANY'.

BULLETIN FLOUVIAL.

Table listing weather data for various locations. Columns include 'Vents', 'Météo', 'Lignes de densité', 'Météo', 'Lignes de densité', 'Météo'.

Jeune Villédieu venait à peine de regagner sa chambre, lorsqu'il entendit frapper à sa porte. Il ouvrit et se trouva en face de son Breton. —Ah! c'est toi, dit-il. —Où, dit Yves-Marie, je descends du train. —Entre. Le Breton avait des airs conquérants qu'on ne lui connaissait plus depuis son retour de régiment. Ses angoisses, les compagnons de Beaumanoir, après avoir battu les Anglais dans le combat des Trente, ne devaient pas être plus fiers qu'il ne le paraissait. Son maître lui demanda: —Bonnes nouvelles? —Hen! hen! Il y a du pour et du contre. Cependant je crois que nous avons fait un pas en avant après avoir à long temps battu la semelle sur place. —Ton voyage à Paris? —S'est bien passé. —Ta châteline de Revil? —Je ne l'ai pas vue, monsieur, mais je ne me suis pas trompé. —C'était elle? —Parfaitement, monsieur; la jeune fille de Fontaine-aux-Bois. Jean Villédieu le savait mieux que lui. Ne venait-il pas de recevoir la visite du baron de Restaud et d'entendre ces conversations? Mais il ne lui était pas désagréable d'écouter les histoires de son fidèle Breton et surtout par

bouté de lui laisser la joie de ses découvertes. —Alors?... reprit-il. —Je me croyais certain de l'avoir reconnue... Mon premier soin, à mon arrivée à Paris, fut de me rendre dès le matin à l'hôtel des Champs-Élysées. Il me semblait que par les fenêtres ouvertes j'allais apercevoir le visage de la jeune dame sans la moindre difficulté. Pas du tout. Je me suis posé en sentinelle sur le trottoir d'en face. Rien. J'ai fait les cent pas à droite et à gauche... Tout était fermé. pas une persienne ouverte. C'est un jeune groom s'est glissé hors des communs. Il n'avait par plus de quinze à seize ans. Il était en petite veste du matin et flânait devant la porte cochère en fumant une cigarette. —C'est ici l'hôtel de Restaud? —Où, dit-il. —Est-ce que madame la baronne serait là, par hasard? —Non. —Je croyais... On m'avait dit à Revil que je la trouverais à Paris. —Vous avez à lui parler? —Un peu. Je suis de son pays. Le groom prit un petit air railleur. Avec sa tête de jeune singe il avait tout l'air de se moquer de moi.

—Et bien! dit-il, il faudra que vous patientiez un moment. Madame la baronne est en voyage. —Loin? —Je ne sais pas. —Pour longtemps?... —Peut pas vous le dire. —C'est bon. Je reviendrai. Je ne suis pas pressé. —C'est heureux pour vous. Yves-Marie pour lui: —Le drôle paraissait de bonne humeur. On peut toujours causer un moment avec un jeune garçon qui fume une cigarette. Je pris dans ma poche un étui et j'en tirai un cigare qui était de belle taille et de belle apparence. C'était un de vos meilleurs. Il donna dans l'œil de mon jeune compagnon. —Mâtin! dit-il, vous vous mettez bien vous! —Pas mal. En voulez-vous un? Il hésita une seconde, mais la tentation était forte. Il allongea la main. Je m'empressai de lui passer mon étui en lui disant: —Ne vous gênez pas. Choisissez. Ils sont parfaits. Ce sont les cigares de monsieur. Il me dévissa de ses yeux gris clair: —Vous êtes donc, vous aussi, dans une maison?... dit-il. —Où, et dans une bonne, comme la vôtre. —Où ça? —Faubourg Saint-Germain, hôtel Ville-Dieu, près l'hôtel de

Brevannes. —Ah! dit-il, j'ai entendu prononcer ce nom-là. —Brevannes?... —Oui, et l'autre aussi, Villédieu. —Par qui? —Je ne sais pas trop... Par un de nos camarades qui a demeuré dans le quartier. —Passez moi donc du feu!... —Voilà. La glace était rompue. Le groom me dit: —Je vous prie pour un patron, d'abord. Vous êtes rudement bien nippé, savez-vous? —Je vais vous expliquer. Je suis de la même taille que M. Jean. —Votre maître?... —Où. —Un garçon? —Tout jeune, vingt-sept à vingt-huit ans. Alors, je lui prends ses vieux habits. —Et ses cigares?... —Ces cigares aussi, mais c'est avec sa permission. —Un bon patron? —Comme le vôtre. Il paraît que M. de Restaud est le meilleur des hommes. —C'est vrai. —M. Jean aussi, et puis je peux tout vous dire, s'il est de ce monde encore aujourd'hui, c'est un peu à moi qu'il le doit. —Alors, il me traite en ami. —Qu'est-ce que vous lui avez fait? —Des malandrin, au soir,

aux environs de minuit, j'avais jeté à l'eau, là bas, du côté de Notre-Dame, après l'avoir lardé de coups de couteau, pour le voler... Il sortait de chez sa tante à lui qui venait de mourir et qui lui avait laissé une grosse fortune dont il n'avait pas besoin... Je suis arrivé... j'ai piqué une tête et je l'ai retiré... Sans me vanter, ce n'était pas facile. —Le groom me dit: —Il me semble que j'ai entendu parler de ça... à l'effice, toujours par le camarade qui a demeuré dans votre quartier. —M. Jean est resté longtemps malade... Ses blessures étaient graves; on a en toutes les peines du monde à le sortir de là, mais enfin il s'en est tiré. —C'est fini. En ce moment, il est à Trouville. —M. le baron aussi, depuis ce matin. —Avec madame?... —Non. Elle est ailleurs, je ne pourrais pas vous dire où. Il paraît que nous la rejoindrons prochainement. M. le baron a acheté un château du côté de l'Auvergne. —Alors, je ne peux pas la voir? —Pas ce matin... On ne sait pas quand elle reviendra. M. le baron ne la quitte pas de loin. Je crois que c'est la première fois depuis que je suis à son service, c'est à dire depuis quinze mois... Sa Jeanne?... il en est fier... mais dame! elle est jolie,

oui, jolie... Le groom en faisait une grimace de convulsions, comme en face d'une belle rose où il aurait voulu enlever son nez. En attendant de prononcer le nom de Jeanne, j'avais reçu un petit coup dans la poitrine, mais sans en laisser rien paraître. Je fis avec indifférence: —C'est bon, monsieur, Je reviendrai. Le jeune groom était presque devenu mon ami. Comme je lui donnais une poignée de main, en camarade, il me dit: —Au fait, si vous avez quelque chose de pressé à communiquer à madame la baronne, vous pourriez vous adresser à son ami. —Elle a une amie? —Où, une ancienne camarade de pension, une belle grande jeune personne qui vient souvent le voir. C'est comme deux sœurs. —Elle s'appelle?... —Mademoiselle Larcher. —Elle demeure?... —Faubourg Saint-Honoré numéro un. Je suis allé lui porter des lettres plus d'une fois. —Mademoiselle Larcher? —Où. C'est là tout près. —Merci. Je m'inclinai et, toujours ébahi, je descendis vers la maison du faubourg Saint-Honoré. La suite à dimanche prochain.

La suite à dimanche prochain.